COMMUNICATIONS

Georges CUVIER était-il allemand ? [1]

par M. le Pasteur J. Vienot.

Il sera beaucoup question de Cuvier dans les deux mondes au cours de cette année qui rappelle le souvenir de sa mort, il y a cent ans, le 13 mai 1832.

A l'heure où Cuvier disparut, il était incontestablement le savant dont la réputation était la plus étendue, la plus universelle. Cuvier était alors non seulement un membre participant ou honoraire d'une infinité de sociétés scientifiques, grandes ou petites, il avait des attaches et des admirateurs dans tous les pays d'Europe. Il en avait aux États-Unis, dans les Indes, à Calcutta comme à Washington, à Berlin, en Hollande, en Russie et au Danemark [2].

Lui-même a dit : « Les sciences sont cosmopolites. » Un de ses panégyristes écrivait à son propos : « Le génie est international. »

Il serait donc absolument contraire à l'esprit scientifique, et à l'esprit de Cuvier lui-même, d'aborder la question ci-dessus posée dans une intention de polémique quelconque.

Sans doute cela s'est vu dans le passé. Ainsi, après la mort du savant Karl Ernst von Baer en 1876, un professeur d'anatomie à l'Université de Koenigsberg, Ludwig Stieda, exhuma des papiers de von Baer une biographie de Cuvier, publiée dans l'*Archiv für Anthropologie* en 1896 et en traduction dans les *Annales des sciences naturelles* en 1908.

Cette biographie était le développement d'une conférence donnée par von Baer en 1869 devant l'Université de Dorpat. Cette université, bien connue du monde savant, est chère aux Montbéliar-

[1] M. Charles Mathiot a fait remarquer avec raison que le mot de *Cuvier* était dans la langue des corporations du Pays de Montbéliard synonyme de tonnelier. Le *cuvier* était un fabricant de cuves ou de baquets en sapin. Or on sait que les noms de métiers sont fréquemment devenus des noms propres : Boucher, Charbonnier, Teinturier, Mesureur, etc...

[2] Éloge de Sir Humphrey Davy.

dais parce qu'elle fut illustrée, entre autres, par un ami et compatriote de Cuvier, Parrot, suivi sur les chemins de la science par son fils et son neveu le premier explorateur du Mont Ararat.

En 1869, il était assez naturel de rappeler à Dorpat le souvenir de Cuvier, né lui-même le 25 avril 1769. Le savant allemand crut pouvoir en profiter pour attaquer la science française et particulièrement Lamarck et Geoffroy Saint-Hilaire. Il exalta au contraire en Cuvier la science allemande car, pour lui, Cuvier né à Montbéliard, alors possession wurtembergeoise, était allemand. Il avait, dit-il, l'avantage d'avoir appris dès son enfance, deux langues « le français et l'allemand ». Il s'étend là-dessus : « Parce que sa famille s'était retirée à Montbéliard, il eut l'avantage de fréquenter un collège allemand, où, selon toute apparence, les langues anciennes s'étudiaient très sérieusement, ce qui n'était plus le cas en France. »

En outre, pour von Baer, la Providence se montra fort généreuse envers Cuvier en lui permettant d'achever son éducation dans cette université allemande au petit pied qu'était alors l'*École Caroline*. « Cuvier, dit encore von Baer, a pu disposer d'infiniment plus de ressources que ses prédécesseurs. Son grand mérite est d'avoir su les mettre en œuvre aussi admirablement. Mais on ne peut douter qu'il n'eût réussi à un moindre degré, s'il n'eût été élevé dans une école d'Allemagne. Possédant à fond la langue allemande, cela fut pour lui un avantage extraordinaire. »

La thèse ainsi posée ayant été acceptée par nombre de biographes allemands, il est opportun aujourd'hui d'examiner ce qu'elle comporte de vrai et de faux. Il n'est pas nécessaire pour cela d'enfler la voix et de recourir à des épithètes désagréables; il suffira de laisser parler les faits.

Reprenons les points à discuter.

« Parce que, dit von Baer, sa famille s'était retirée à Montbéliard, Cuvier eut l'avantage de fréquenter un collège allemand... »

Von Baer adopte dans la première partie de cette phrase une erreur suggérée à Cuvier et qu'il répète dans les notes au crayon qu'il a rédigées en vue de celui qui prononcerait son éloge académique.

Voici comment Cuvier s'exprime : « Ma famille est originaire d'un village du Jura qui porte encore notre nom. Elle s'établit à l'époque de la Réformation dans la petite principauté de Montbéliard. »

Que la famille de Cuvier soit venue dans le pays de Montbéliard du village jurassien qui s'appelle encore Cuvier, c'est possible. Mais c'est une pure supposition et aucun texte jusqu'à présent rencontré ne le prouve. En tous cas, ce ne fut pas à l'époque de la Réformation puisqu'il y avait déjà un Cuvier à Montbéliard en

1511, donc longtemps avant la Réformation qui ne fut établie à Montbéliard qu'en l'année 1538 : Cuvier ne fait donc que répéter une de ces légendes de famille bien dures à déraciner. Il en circule de semblables dans le pays de Montbéliard sur l'origine des familles Duvernoy et Ferrand et elles sont entièrement fausses.

Pour nous, comme pour M. Charles Mathiot qui a étudié avec beaucoup de soin et de compétence la généalogie des Cuvier, cette famille est purement et essentiellement Montbéliardaise depuis des siècles. Il ne s'agit pas ici de patriotisme local. Notre opinion est uniquement basée sur des consultations d'archives.

Mais qu'est-ce que c'est que la principauté de Montbéliard? Un pays allemand? Consultons les faits avant de conclure. Le comté de Montbéliard fut pendant des siècles un pays bourguignon, possédé par des comtes des maisons de Montfaucon. On n'y a jamais parlé allemand. Le patois lui-même est un reste de l'ancienne langue romane. Ce qui est vrai, c'est qu'en 1397, la très jeune comtesse Henriette épousa le comte Ébérard de Wurtemberg. Depuis cette date, la petite chaloupe montbéliardaise fut attachée administrativement à la petite frégate wurtembergeoise et cela dura jusqu'en 1793. Cela ne fut pas un malheur pour la modeste principauté; ses princes, assez et parfois très pauvres, durent concéder aux habitants, leur vendre plutôt des franchises étendues qui en firent des gens relativement plus libres qu'ailleurs. Elle échappa ainsi de même au régime de l'inquisition, ce qui accentua la liberté relative des habitants. Les princes furent parfois excellents. Il faut convenir, en tous cas, qu'ils ne cherchèrent pas à germaniser le pays. Les fonctionnaires étaient surtout recrutés sur place. Ils devaient apprendre l'allemand, comme les princes apprenaient le français; mais tous les actes officiels étaient rédigés en français ou traduits en français pour le gros de la population qui continua toujours à parler le français ou son patois roman. Dans ces conditions, le bon collège de Montbéliard appelé gymnase, pouvait parfois bénéficier des bonnes méthodes pédagogiques allemandes mais ne fut à aucune époque un « collège allemand » comme le prétend von Baer par défaut d'information.

Cela est si vrai que Cuvier lui-même, contrairement à ce qu'affirme encore von Baer, ne savait pas l'allemand quand, à 14 ans et demi, il partit pour Stuttgart comme boursier à l'École Caroline. Nous avons ici son propre témoignage. Dans les notes dont il est parlé plus haut il raconte que la femme du prince Frédéric-Eugène, nièce de Frédéric II, parla de lui au duc régnant, Charles-Eugène, lors d'une visite de ce prince à son frère qui séjournait à Montbéliard en qualité de Stathouder de la principauté. « Aussitôt, rapporte Cuvier, le duc m'accorda une place gratuite dans son Académie de Stuttgart. Apprendre cette nomination et m'embarquer

à sa suite dans la voiture de son chambellan ne fut que l'affaire d'une heure. C'est ainsi que je quittai Montbéliard à quatorze ans et demi, sans me faire la moindre idée de l'établissement où l'on me conduisait. Je songe encore avec une sorte d'effroi à ce voyage que je fis dans une petite voiture, entre le chambellan et le secrétaire du duc que je gênais beaucoup, parce qu'il y avait à peine de la place pour eux, et que, pendant toute la route, ils ne se parlèrent qu'en allemand, *dont je n'entendais pas un mot...* »

Or Cuvier avait été le plus brillant élève de ce collège prétendu allemand, et où il n'avait, à son dire, pas appris un seul mot de cette langue.

D'ailleurs, il fut examiné à son arrivée pour savoir dans quelle classe le placer. Ses examinateurs constatèrent qu'il possédait « des notions justes et proportionnées à son âge des principes du christianisme; de bonnes connaissances en histoire générale et en géographie; des notions solides de la logique, de l'arithmétique et de la géométrie; de l'habileté dans le thème et la version latine et dans la lecture du nouveau Testament grec, mais qu'il n'avait pas encore aucune connaissance de la langue allemande, ni d'aucune langue vivante que sa *langue maternelle* ».

La cause est donc entendue, le jeune Cuvier est un « montbéliardais » dont la langue maternelle est le français.

Mais quelles étaient les relations de ces montbéliardais avec leurs princes allemands? Elles n'étaient généralement pas mauvaises. Dans le cours des siècles, il y avait eu des luttes entre tel ou tel prince plus ou moins autoritaire et les bourgeois qui tenaient à leurs franchises, mais jusqu'à Léopold Ébérard qui les refroidit singulièrement, ils aimaient leurs princes dont le dernier fut un des meilleurs et qui, comme Louis XVI, paya pour les autres.

Ils se sentaient avant tout « montbéliardais ». Un exemple. Dès le XVIe siècle, les pasteurs devaient aller faire leurs études à l'Université de Tubingue. Ils en rapportaient d'ordinaire une culture solide, la connaissance de l'allemand et de bons souvenirs. Mais, là même ils n'entendaient pas être confondus avec les Allemands, ils réclamaient leur « poêle » spécial et on les appelait « les montbéliards ».

Mais venons-en à Cuvier lui-même et à ses sentiments.

Georges Cuvier a pour père un officier qui a passé toute sa vie à combattre pour la France dans le régiment suisse de Waldner. Sa mère a une sœur mariée en Alsace et française par conséquent, qui, femme du pasteur d'Obenheim, aura la joie de voir son fils devenir le général Comte Walther, l'un des officiers généraux préférés de Napoléon Ier. Le parrain de Cuvier est l'ancien chef de son père, le comte de Waldner, officier général français. Cuvier par ses premières études a eu l'esprit sans cesse tourné vers la

France dont la langue est sa langue maternelle. Ensuite, il a passé quatre ans à Stuttgart à l'École Caroline. Il y a profité, il y a appris l'allemand, il y a vu mettre en pratique de bonnes méthodes d'éducation. Il y a puisé les idées qu'il tentera plus tard d'introduire en France. Il s'est toujours montré reconnaissant pour le prince qui avait été le protecteur de sa jeunesse. Il n'a jamais oublié ses amis de jeunesse, ni ses maîtres d'alors. Son esprit a trop d'élévation pour se plaire à l'ingratitude. Quand il arrive en France comme précepteur en Normandie, en 1788, il est en plein dans les idées généreuses de la jeunesse; il est, comme son ancien camarade Schiller, comme son ami de Stuttgart, Pfaff, épris de la liberté. Il en suit avec passion les progrès en France. Il est du côté de la Révolution. Il en parle d'abord comme un témoin étranger. Quand il parle de Louis XVI dans ses premières lettres, il dit : le roi de France. Puis, il s'identifie aux Français avant même d'être devenu français officiel par l'annexion de Montbéliard à la France en 1793. Dès lors il dit « notre roi ». Son ami Pfaff constate d'ailleurs loyalement cette évolution : « Il est facile de voir, dit-il, que Cuvier, dans ses premières lettres, se montre très allemand; mais peu à peu il s'identifie avec ses véritables compatriotes. » Personne n'en doute plus parmi ceux qui sont informés, parmi ses amis. En 1801, le naturaliste hollandais A. G. Camper lui écrit : « Votre patrie, cette grande république »... etc. Cette patrie, par la culture fondamentale de Cuvier, par ses relations de famille, par son libre choix et, dès 1793, par l'annexion de son pays, acceptée d'enthousiasme par la majorité des habitants, c'est la France. C'est elle qu'il a voulu servir, qu'il a servie avec éclat, devant un immense public mondial. Mais cela ne l'a jamais incliné à méconnaître ce qu'il devait à l'Allemagne et à ce qu'il y avait appris, ni aux autres peuples qu'il apprenait à connaître par ses voyages ou par leurs savants. Personne n'a été plus libre que lui d'un nationalisme étroit et injuste. Lorsque quelque chose de bon vient du dehors, une découverte, une nouvelle conquête de la science ou de l'esprit, il la souligne avec le même empressement qu'une découverte proprement française. Ce naturaliste possède à un haut degré l'esprit historique, la notion de filiation de lien du passé au présent; qu'il s'agisse d'Allemands comme Kielmeyer, Hermann, ou Pallas, d'Anglais comme Priestley, Cavendish ou Davy, il leur fera la même bonne mesure d'admiration motivée qu'il accordera aux Français comme Daubenton, Fourcroy, Parmentier ou Berthollet. Et en cela encore il se montre un vrai bon Français. C'est en ce sens qu'il faut comprendre son principe : « Les sciences sont cosmopolites. »

BIBLIOGRAPHIE

Cf. E.-L. Trouessart, *Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire d'après les Naturalistes allemands*. Paris, Mercure de France, 1909.

La partie relative à la nationalité de Cuvier a été reproduite dans les *Mémoires de la Société d'Émulation de Montbéliard*, 1909.

Lettres de Georges Cuvier à C.-M. Pfaff, 1788-1792, *sur l'histoire naturelle, la politique et la littérature*, traduites de l'allemand par Louis Marchant, Dr en Médecine, Paris, Victor Masson, 1858.